Concours
NOUVELLES LITTÉRAIRES
des BOURSES
Édouard-Montpetit-Desjardins

2005-2006

Desjardins

FONDS
DE DÉVELOPPEMENT
du collège Édouard-Montpetit

Bravo à ces jeunes passionnés et engagés !

Je t'aspire le globe oculaire pour aller voir à l'intérieur de toi.

Un soir, tu m'as ramenée chez toi, comme un classique du night live branché. J'étais pendue à ton cou, mon rire fétide chatouillait ton oreille. Ma peau douce au contact des draps de satin, c'était un enchaînement de soupirs. La nuit a passé sur nos corps brillants, me suis endormie en chaton frêle dans tes grosses mains. C'était encore beau.

Au réveil, j'ai lapé ton lait caillé, comme si t'avais rien de mieux à offrir. J'ai miaulé une dernière fois, puis on s'est quitté rapidement. Plus rien à faire, plus rien à voir, c'était bye bye beubé, j't'ai aimé. C'était court, mais fort. Ne me rappelle pas.

On s'était mis d'accord, c'était *chut*, un maigre souvenir de *mmm* et plus aucun meow dans les yeux. C'était clair, chaque baiser était sans retour. Alors j'te dis pas la tête que t'as faite quand tu m'as vue débarquer, tous crocs dehors, prête à ronger tous les os contre ma route. Tu m'as fait non du regard, t'as craché pour que je m'éloigne, tu m'as même présenté à ta nouvelle maîtresse, question de pousser le malaise. Pas de chance, j'ai bouché mes yeux, j'ai abaissé mes paupières et j'ai noué mes cils ensemble pour être certaine de ne rien voir. J'avais besoin d'être là, fallait que je te démette un peu de ton quotidien d'homme trop beau.

J't'ai présenté ma nouvelle, t'avais la gueule par terre, en train de bouffer de la poussière à mes côtés. Par ta faute, j'ai les entrailles qui déchirent tout le temps, chacun de mes viscères me semble réduit en bouillie. Je comprends pas vraiment ce qui a pu arriver, j'te demande des explications, mais toi, tu restes là à rien faire, à me dévisager tout au mieux, tu refuses toute action. Je crie des horreurs, des insanités pas possibles, et tu clignes même pas. Je sais bien que te détester est inutile, je suis déjà oubliée, une autre pauvre salope qui a mal mangé sa claque. T'as l'habitude, on dirait. Mais je persiste. Je trépigne et te crache au visage. Je cherche même pas à t'humilier, t'es rendu trop bas dans mon langage. Veux seulement un mouvement, un maigre frétillement qui me donnerait un peu raison, un petit baume sur mes faiblesses.

Je m'installe chez toi pour passer mes journées en boule, pour gémir et te faire taire. Si je souffre autant, je veux que tu ne puisses profiter de rien. Y a longtemps que je ne suis plus ta chatte d'Espagne favorite, alors je me mue en oiseau de malheur, piailler à la journée longue jusqu'à ce que tu acceptes de te transformer en maman oiseau, à me vomir au centre de l'estomac, à calmer mes papillons aux ailes d'acier. Ceux qui causent mes déchirures.

On a vécu des mois comme un combat hip-hop, à se renvoyer la balle, à jouer avec l'autre, à rien dire, à rien faire, mais à tout comprendre dans notre silence, dans le noir du téléviseur, dans la perte d'éclat des miroirs, même en plein jour. On s'est assombri pour se fondre en flaques de goudron, pour tendre dangereusement l'un vers l'autre. Sous ce coulis épais, c'était ma bave au fond de ta gorge, ton souffle derrière mon oreille, tes mains, mes mains en piano sur nos côtes qui creusent, ta queue qui me travaille, mon cul qui se resserre. De guerre lasse on s'est quitté, tout près, du dos de la cuiller.

On a fini par se savoir les plus beaux du monde, toi pour moi, moi pour toi. On s'est aimé de l'amour fort et pur des films romantiques, avec plein de baisers dans le cou et d'étoiles dans les yeux. On connaît le plus parfait bonheur, et tous ceux qui ne voient pas la perfection de l'amour sont juste une terrible gang de losers.

Laurence Grenier-Laroche

Les yeux fermés

Il fait noir, très noir. En fait, c'est peut-être parce que j'ai les yeux fermés. N'empêche, je n'y vois rien. J'entends, par contre. C'est une mélodie si douce, apaisante. C'est la mer. Sous mes pieds, c'est le sable frais, que la brume vient frôler de ses doigts élancés. Ici, c'est immanquable, mes sens s'aiguisent, se réveillent. Seulement, ce soir, et pourtant il ne fait pas encore nuit, je suis aussi aveugle qu'une chauve-souris. Mes idées sont vagues, et mes sentiments, agités comme le vent qui vient glisser sur ma nuque puis me geler les orteils. Ouvre les yeux, allez, ouvre-les pour voir. Elle est assise juste là. Regarde, elle t'attend. Je fais un pas, puis suit un autre qui emboîte le précédent, jusqu'à la rive. Quelle fraîcheur ! Non, quelle froideur plutôt. On pourrait voir des débris d'iceberg voguer à la surface de l'eau tellement elle est glacée.

Elle lève la tête. Ses yeux gris, brumeux, oui. Je ne sais pas. Je ne sais pas si elle réalise. Je ne crois pas que quelqu'un d'autre sache admirer le déferlement de la mer aussi attentivement que je sais le faire, moi. Son œil n'est sûrement pas aussi attiré par cette beauté naturelle. Elle en est peut-être même jalouse. Elle ne sait pas ce qu'elle manque. Pourtant, c'est si évident, si flagrant, on ne peut ignorer sa présence. C'est là, c'est tout. Quoi qu'on pense, quoi que l'on regarde, à cet instant, en ce lieu, on le sent. C'est là. J'aimerais lui montrer. Je voudrais qu'elle en soit envahie, ne serait-ce qu'une fois. Je veux qu'elle le vive. Elle ne voit pas. Elle ne semble pas oser profiter du calme, de la tranquillité. Cependant, comment expliquer qu'elle se trouve là? Ferme les yeux. Prends sa main. Elle tremble. Une goutte. Pleut-il? Non, c'est une larme. Serre-la entre tes bras. C'est vrai, le soleil est bien pâle, bien faible. Ce n'est que provisoire, cela va passer. Parle-lui. Non, les mots, ce n'est pas utile, pas maintenant. Relève-toi, emmène-la, marche le long de la côte. Ferme les yeux. De nouveau l'obscurité. Elle chuchote. Non, elle chante. Sa voix est douce, elle exhale un air de paix. Pourtant, c'était bien l'orage, avec tous ses torrents et ses emportements, que l'on décelait à l'horizon.

Elle s'arrête. Le silence. Bruit inaudible. Si envahissant, si puissant. Soudain, c'est la mer qui inonde l'air. Comme une odeur de sel, avec une exotique brise de chaleur. Ses mains plongent dans l'océan granuleux, en ressortent un coquillage, le portent à son oreille. Elle attend. Cela ne viendra donc jamais? Qu'est-ce qu'elle attend? Je ne sais pas. Elle attend, la main à l'oreille, quelque chose qui n'existe pas, en fait. Cette musique que je crois entendre, c'est un déplacement d'air. La musique, c'est moi qui la crée. Elle attend toujours. Le réconfort? Un apaisement. Un baume pour le cœur blessé. Mais son cœur est-il blessé? Je n'en trouve pas les morceaux. Elle garde tous ces rebuts à l'intérieur. Elle les garde pour elle. C'est de là que vient son regard de brume, la couleur grisâtre de son âme. Que fait-elle ici? Elle attend le jour où le navire à la blanche voile dirigera sa proue vers la terre. Patience. Elle a les yeux clos. C'est un refuge, la noirceur. La lumière ne se fait que plus présente lorsqu'elle s'insinue. Que représente cette voile blanche? Je l'ignore, encore une fois. Elle ne dit pas un mot. Les mots, c'est vrai, je me rappelle, sont d'une bien piètre utilité. Ils ne disent rien. Souvent, lorsque l'on s'essaie à les employer, ils réfèrent à une fausse réalité. Les images, par contre, veulent tout dire. Les silences, quant à eux, révèlent l'inédit.

Regarde-moi, s'il te plaît. Laisse à la mer son héritage, rattache-toi plutôt aux herbes de la terre. Ses appels sont vains, ne les écoute pas. Tu te laisses emporter, tu ne dois pas. Donne-moi tes mains. Tu vois comme on est bien?? Aide-moi à comprendre. Ouvre-moi les yeux. C'est si nébuleux. Je n'y vois rien. Je serais prêt à me priver des chants de la mer, de la douceur froide du sablon, de l'arôme de la nuit et de la saveur salée de l'eau, seulement pour voir enfin ce qui se dissimule derrière la prunelle terne de ton regard. Dis-le-moi, sans prononcer une seule syllabe, montre-le-moi. Parce qu'un cœur d'homme sans étincelle ne brille pas pour l'éternité. Il se laisse vite emporter par le courant marin de la solitude, puis fait naufrage sur une île avide de sens, s'il manque la flamme sans laquelle cette même étincelle ne saurait exister.

Lydia l'Archevêque

NEDA

À Barbara

Il commence à pleuvoir vers la fin de l'après-midi. C'est comme s'il faisait nuit en plein milieu du jour. Je vais sortir parce que j'aime la pluie, j'aime les petites choses, j'aime marcher sous la pluie. Neda dit que la seule différence entre la vie et la mort est une chanson. Moi, je me demande quelle chanson.

La lumière est moins agressante, l'eau descend le long de notre colonne vertébrale et nous caresse le dos, elle nous fait sentir vivant. Et j'aime bien à penser que je pourrais me faire frapper par la foudre. Je suis heureux dans la vie et je ne veux pas mourir mais, puisqu'il faut mourir, je dois reconnaître que ça serait une belle mort. Je pourrais mourir avec Neda, main dans la main, et savoir que j'ai été l'homme le plus important dans sa vie. Plus important que l'homme avec lequel elle a perdu sa virginité, je serais l'homme avec qui elle est morte. Il n'y aurait que ses boucles d'oreille et mes espadrilles, fumant ensemble sur le trottoir, pour témoigner de notre existence. En fait, ils diraient beaucoup plus qu'il n'y a à savoir.

J'aime me promener. J'aime respirer. J'aime voir ma respiration quand je respire quand il fait froid, c'est comme si la buée me prouvait que je suis bien en vie. Nous habitons près du fleuve. Nous avons toujours habité près de l'eau. Je ne sais pas si le vent maritime est du vent ordinaire qui passe à travers l'eau et devient maritime ou si c'est du vent qui sort simplement de l'eau. Je ne suis pas un scientifique. Je sais néanmoins que j'aime l'eau qui vient de l'océan, le vent qui vient de l'océan, la pourriture de l'océan. Ça me rend euphorique. Neda dit que c'est la pression atmosphérique qui me rend euphorique. Je ne sais pas.

Neda aime beaucoup l'automne. C'est sa saison naturelle. Neda dit qu'elle aime cette saison à cause des couleurs, des odeurs… Mais je sais qu'elle aime l'automne parce qu'elle est une sentimentale. Quand je dis à Neda qu'elle aime l'automne parce qu'elle est sentimentale, elle fronce les sourcils en disant que je ne suis pas mieux. Neda est orgueilleuse. C'est son *péché-mignon* (à moins

que je ne me trompe sur le sens de cette expression). Quand Neda manifeste son orgueil, elle a une petite barre verticale qui se creuse entre ses sourcils. Quand, avec tout le flegme dont je dispose, je fais remarquer à Neda qu'elle est orgueilleuse, sa petite ride devient encore plus profonde. Elle me dit que, moi aussi, je suis orgueilleux. Il faut que je la chatouille pour qu'elle se défâche. Il faut que je la chatouille pour qu'elle oublie. J'aime Neda.

Je sais que Neda ne me quittera jamais. Je n'ai plus peur. Je peux fermer les yeux et vider ma tête et enfouir mon nez dans sa nuque, ou être désagréable. Elle pourrait me faire mal, mais je sais qu'au bout du compte, je la rattraperai. Je ne la laisserais pas partir. Un lien invisible nous rattache, je le sais parce que j'ai testé ses limites. C'est comme une grosse veine qui relie mon visage à son visage. Elle peut sortir, elle peut marcher sur le rebord du monde, au bout du compte, si elle tombe, je la rattraperai. Et je suis à elle. Même si je n'entre pas dans ses mains, je suis à elle. Même si ses bras ne font pas le tour de moi, je suis à elle. Même si je suis trop gros pour entrer par sa bouche et me cacher dans sa gorge, ses paupières peuvent se refermer sur moi, et je serai à elle.

Nous vivons seuls, Neda et moi. Nous n'avons pas grand-chose, mais chaque chose qu'on a veut dire quelque chose pour nous.

Neda entre. J'aime quand elle arrive. Elle a les joues froides, les lèvres froides, le nez froid. Elle a du brouillard dans les lunettes. Elle entre dans la chambre, et je fais semblant que je ne l'ai pas entendue, je fais le mort. Elle plante sa petite truffe dans mon cou et elle renifle comme un petit chien. Je ne bouge pas, la tension monte, le temps se suspend, Neda frémit. Nous faisons souvent ça. Elle sait que je vais me réveiller d'un coup en rugissant comme un ours, elle sait que je vais refermer mes bras pour l'attraper. Elle sait que je vais l'embrasser partout, la chatouiller, la déshabiller. Moi, je sais qu'elle va faire le saut, infailliblement. Elle continue de renifler, elle essaie de me faire réagir, mais

ça ne marche pas. Puis je la prends contre moi, je la plaque sur le lit. Elle essaie de se sauver, mais je la rattrape. Je la lèche, je lui mordille les bras, les pieds, les cheveux. Je lui enlève son manteau, son pantalon, ses lunettes. Je la serre dans mes bras, et notre peau se touche. Elle a toujours la peau plus chaude que moi. Mais soudain elle s'immobilise, elle écoute… J'écoute ce qu'elle écoute… C'est toujours comme ça. Je ris nerveusement, sans faire de bruit, parce que ses cheveux me chatouillent. Elle met sa main sur ma bouche. «Écoute», me dit-elle. Et j'écoute ce qu'elle écoute, sans trop comprendre. Tout ce que j'entends, c'est la pluie, la pluie. L'eau qui tombe. C'est toujours comme ça.

Depuis que je connais Neda, je veux dire depuis que je l'aime, je n'ai plus tellement d'intérêt pour les choses que je regarde. Je n'aime voir que Neda. Je mets mes mains sur mes yeux quand elle n'est pas là. Les choses extraordinaires ne sont jamais aussi extraordinaires que Neda. Elle est toute petite mais, quand je la regarde de près elle est grande comme une montagne. Et elle a de la brume sous les cheveux, oui, de la brume sous les cheveux.

Neda dit que la vie est une chanson. Je demande : quelle chanson.

Mathias Pageau

FONDS DE DÉVELOPPEMENT du collège Édouard-Montpetit
Desjardins
COOPSCO Librairie coopérative Édouard-Montpetit
Collège Édouard-Montpetit